

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

ILS IMITENT ET ILS RETIENNENT.

— Qui ?

— Vos enfants.

L'enfant n'ayant pas un esprit assez développé pour juger des choses par lui-même, fait ce que font son père, sa mère, ses frères et ses sœurs, c'est à-dire qu'il met en usage le jugement des autres.

Il faut donc ne donner à l'enfant que de bons exemples.

Il faut donc surveiller ses paroles, surveiller sa tenue.

Ayez du ton, ayez du style et vos enfants auront l'un et l'autre.

L'enfant s'il a peu de jugement, a beaucoup de mémoire.

S'il ne comprend pas toujours, il *retient*.

Il faut donc surveiller les conversations. L'enfant retient les *mots*. Les circonstances, avec le temps, expliquent les mots, et l'enfant arrive aux *idées*; c'est ainsi que les mauvaises conversations finissent par souiller l'esprit des enfants.

Surveillons-nous.

F. A. BAILLAIRGÉ.

Mieux que ça, ou l'Empereur et le Sergent

L'empereur Joseph II n'aimait ni la représentation ni l'appareil; témoin ce fait qu'on se plaît à citer: Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un simple domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche

à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin dans les environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville. Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph fit aussitôt. "Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous ? Cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois. Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez vous là. D'où venez-vous ? — Ah ! dit le sergent, je viens de chez un garde chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner. — Qu'avez-vous donc mangé de si bon ? — Devinez. — Que sais-je, moi, une soupe à la bière ? — Ah ! bien oui, une soupe ! mieux que ça. — De la choucroute ? — Mieux que ça. — Une longue de veau ? — Mieux que ça, vous dit-on. — Oh ! ma foi je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur ? — Je vous en réponds."

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on y descendit. "Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de..... — Non, non, dit Joseph, votre rue ? — Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. "A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire, sans doute ? — Comme dit monsieur. — Lieutenant ? — Ah ! bien oui, lieutenant ! mieux que ça. — Capitaine ? — Mieux que ça. — Colonel peut être ? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment diable ! dit l'autre en se rencognant aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal ? — Mieux que ça. — Ah ! mon Dieu c'est l'empereur ! — Lui-même," dit Joseph se débouillant pour montrer ses décorations.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture ;

l'invalidé se confond en excuses et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre.

“ Non pas, lui dit Joseph ; après avoir mangé mon faisau vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement : j'entends bien que vous ne me quittez qu'à votre porte.”

Et il l'y descendit.

ANONYME.

LES BAINS DE PIEDS : MANIÈRE DE LES PRENDRE

Lorsque le sang doit être attiré vers les extrémités, les médecins ordonnent des *pédiluves* comme dérivatifs. Dans ce cas, on ajoute à l'eau chaude quelque substance irritante, comme de la cendre tamisée, deux ou trois pelletées ; de la farine de moultarde, 125 ou 150 grammes ; une ou deux poignées de sel, ou enfin un verre de vinaigre.

Lorsque les pieds sont dans cette eau modérément chaude d'abord, on élève graduellement sa température en y ajoutant lentement et par petit filet de l'eau presque bouillante qu'on a eu le soin de préparer à l'avance. L'eau peut être réchauffée ainsi quatre ou cinq fois de suite et donner au bain une température élevée. Les pieds ne doivent tremper que jusqu'à la cheville, et dix minutes suffisent pour y attirer le sang convenablement et les rendre très rouges.

C. JURANVILLE.

L'AMEUBLEMENT DE NOS MAISONS.

COMMENT UNE MATTRESSE CHRÉTIENNE DOIT ORDONNER LA DISTRIBUTION ET L'ORNEMENT DES APPARTEMENTS.

IV

De l'oratoire de famille.—Des appartements des parents.—Des appartements des enfants.—Du salon.

Le premier conseil que nous donnerons à une femme chrétienne—et plaise à Dieu qu'elle soit toujours libre de le mettre en pratique !—sera de consacrer une des pièces de ses appartements à un oratoire. On ne saurait croire ce que peuvent exercer d'influence sur tous les membres de la maison les prières

res faites là en commun, sous la présidence du père et de la mère, au milieu des enfants et en y appelant les serviteurs.

L'oratoire du foyer devra être, autant que possible, loin du bruit ; il devra être richement et dignement orné. C'est là que la mère chrétienne aimera à donner à ses petits enfants les leçons de la prière, qu'elle leur parlera avec une grâce spéciale du bon Dieu, de la Sainte-Vierge, des vertus des Saints, des devoirs de leur âge. Si elle a l'honneur de posséder le Saint-Sacrement, elle ne manquera pas, si elle le peut, avant de sortir de la maison et en y rentrant, d'y saluer Notre-Seigneur. Dans toutes ses difficultés—et quelle mère n'en a pas tous les jours !—elle recourra aussitôt à la lumière de Celui qui est *la voie et la vérité*, comme il est *la vie* (1). Lorsqu'elle recevra la visite de quelque pieuse amie, elle se fera une joie de la présenter à Jésus-Christ, qui aura pour elles deux une bénédiction de tendresse et de force.

H. CHAUMONT, Ptre.

SOMMES-NOUS RICHES ?

(NOUVELLE)

III

LA DAME (suite)

Quand Madame de Ligny entra pour la troisième fois chez Dubois, Antoinette tenait dans ses bras quelque chose de très bien enveloppé. La mère s'approcha de l'ouvrier, et, pendant qu'elle lui demandait de ses nouvelles, avec un intérêt véritable, et qu'elle avisait aux moyens de l'aider à porter son épreuve, sa fille s'asseyait sur la meilleure des chaises consacrées aux enfants, et voyait grouper autour d'elle Fifine, Loulou, et leur petit Mentor.

Elle était sévère, Mariette ; comme on la chargerait toujours de faire la police, et de veiller à ce que *les petites* ne se rendissent pas importunes, elle prenait son rôle de très haut, ainsi que font les gens de peu d'autorité. Fifine et Loulou ne pouvaient ni remuer, ni parler, ni rire, sans qu'un énorme *chut !* renforcé de deux gros yeux démesurément arrondis, les fit rentrer dans un état aussi passif que le tabouret sur lequel les pauvres enfants étaient assises. Antoinette trouva la police trop bien faite.

(1) S. JOHANN., XIV, 6.

— Oh ! dit-elle, il ne faut pas les empêcher de bouger parce que nous sommes là.

— C'est qu'elles sont *très méchantes*, elles remuent toujours quand il y a du monde.

— Laissez-les remuer, pourvu qu'elles ne fassent pas de bruit.

Les petites filles, reconnaissant bien vite la douce supériorité de la *demoiselle*, le prouvèrent en gigottant sur place avec une grande discrétion, et l'on procéda d'un air solennel à l'ouverture du paquet si bien enveloppé.

— Mariette, j'ai pensé à vous, dit Antoinette d'un air aimable et sans la moindre fierté, car elle avait de l'esprit, j'ai pensé à vous, et je vous apporte quelque chose qui vous fera plaisir ; c'est mon ancienne boîte à ouvrage ; elle est encore bonne, mais comme on m'en a donné une autre l'année dernière pour mes étrennes, je vous apporte celle-ci pour que nous en ayons une toutes les deux.

— Que je vous remercie, Mademoiselle, dit Mariette pendant qu'on écartait le papier.

Quand parut la fameuse boîte, il y eut un moment de silence ; le silence est, de temps immémorial, l'interprète des grandes émotions. Puis Mariette joignit les mains, et s'écria : — " Oh !..... " elle ne put pas trouver le reste ; mais ce *Oh !* fut si long qu'il tint lieu d'un discours. Enfin, de bonheur et d'admiration, lança ses petites jambes en l'air ; et malheureusement Loulou poussa un cri aigu qui lui valut un grand : " Veux-tu te taire ! " de la part de son père lui-même.

— Oh ! ne la grondez pas, dit gracieusement Antoinette, c'est parce qu'elle est contente, ce n'est pas de sa faute.

— Alors, c'est de la vôtre, Mademoiselle, répondit le malade en souriant ; c'est bien sûr vous qui la rendez contente. Allons, tais-toi, Loulou.

On se mit à examiner la fameuse boîte. La chère enfant qui, sous l'impulsion de sa mère, apprenait à faire du bien, ne s'était pas contentée de donner ce qui ne lui était plus absolument utile, elle avait acheté, *de son argent*, des aiguilles, du fil blanc, du fil noir, des boutons, enfin les choses les plus nécessaires.

Ce fut une douce surprise pour Antoinette que la joie de la nouvelle propriétaire. La boîte fut tournée, retournée, considérée sur toutes ses faces, et admirée dans tous ses compartiments. Mariette n'avait encore rien possédé d'aussi beau, car les défec-tuosités d'une boîte à ouvrage d'ancienne date ne comptaient pas à ses yeux, et quant à ses petites sœurs, elles exprimaient

naïvement leur enthousiasme par ce seul mot : « Rien de cassé !

Rien de cassé, c'était le *nec plus ultra* du beau dans leur esprit, et il était aisé de voir que le dé, les ciseaux, l'étau, le passe-lacet, tout cela, figurant chacun dans sa petite case, constituait une de ces merveilles devant lesquelles on n'a plus qu'à s'incliner.

Aurais-je jamais cru, pensait Antoinette, être en position de donner tant de joie, moi qui ne puis, comme ma cousine Claire, satisfaire toutes mes fantaisies ? Cette bonne Claire, elle se procurerait facilement bien des jouissances en aidant les malheureux, il faudra que je lui en parle.

Pendant que les enfants regardaient la boîte à ouvrage, les parents parlaient à voix basse. Madame de Ligny, quoique bien loir, d'aider ces braves gens comme elle l'eût désiré, avait fait assez pour laisser en partant un soulagement réel. D'abord, elle leur avait montré, ce qui est beaucoup, qu'ils n'étaient pas seuls et qu'on s'occupait d'eux. Puis elle avait apporté une bouteille de vin au malade, du crédit pour un mois chez son propre boulanger, et un peu d'ouvrage à l'aiguille pour la mère, ayant soin de dire, avec l'intention de rendre service, que cet ouvrage n'était point pressé, et qu'il serait payé à mesure qu'on pourrait le livrer par fractions.

C'est ainsi qu'elle secourait avec un sentiment réel de charité, choisissant de préférence une femme malheureuse à une ouvrière aisée, et lui laissant devant elle un peu de temps, au lieu de lui dire, non en paroles (car on n'oserait pas) mais par des exigences trop rigoureuses : — Si vous voulez gagner de quoi manger, ne dormez pas.

On se sépara contents les uns des autres, et Antoinette dit, aussitôt qu'elle fut dans la rue :

— Maman, il me semble qu'on est riche quand on peut soulager et consoler les autres ?

— Je n'en sais rien, mon enfant, fais tes réflexions, écris-lés, et nous lirons tout cela à la sainte Luce.

— Toujours la sainte Luce ! Oh ! maman, que c'est long d'attendre !

— C'est peu pour préparer une grande décision. Songe donc que, ce jour-là, tu sauras à quoi t'en tenir, et pour toute ta vie.

— Oui, je saurai si je dois me compter parmi les heureux de la terre.

Madame de Ligny regarda fixement sa fille, et celle-ci sourit comme une petite personne dont la décision eût été déjà prise. Il y a, en effet, un bonheur facile et certain au foyer béni d'une mère qui forme le cœur de son enfant.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE HUITIÈME

DU 2 AU 15 AVRIL

Mercredi, 2 avril. A onze heures une bonne messagère est arrivée du Canada. Elle est partie le 19 mars.

Vous désirez des détails sur ma résidence.

“ Votre couvent est-il grand ? ” Un peu plus long que celui de St-Lin. Il a quatre étages, avec plus d'espace entre les planchers. La maison est bâtie avec luxe. Les plafonds sont peints à fresque, avec des dessins de différents patrons. Au-dessus de ma tête, j'ai suspendu en peinture, un violon avec son archet entrelacé dans les fleurs.

“ Y a-t-il beaucoup de pensionnaires. ”

Ce couvent ne renferme pas d'élèves, les sœurs sont d'un ordre de charité. Il y a cependant quatre petites orphelines italiennes, de huit à neuf ans, dont l'une est jolie comme un ange, et qui s'appelle Angelina. De plus trois grandes orphelines de quinze à vingt ans, dont deux françaises, sont employées comme servantes. Un côté de la maison est pour les hommes pensionnaires, l'autre pour les dames ; l'escalier seul est commun. De ce temps-ci, à la table des hommes prennent leur réfection : le chapelain, jeune prêtre de trente ans, français de Paris, M. Morlot, le petit cousin de l'ancien cardinal de ce nom, le Père Mortier, dominicain que les médecins ont envoyé en Italie pour sa sante ; M. Belnoue, prêtre de Chartres, qui est à Rome depuis deux ans, celui qui, depuis quelque temps, me sert de secrétaire ; M. Oudineta, laïque, envoyé extraordinairement du Vénézuéla auprès du S. Siège ; un ecclésiastique allemand qui relève de maladie ; un prêtre en voyage M. Chaillon ; un ancien militaire, qui fait soigner ses yeux M. Martilli ; et un canadien que vous connaissez bien. J'oubliais le plus gros bonnet, Mgr. Merlini Nolfi, employé de la propagande. Du côté des dames, elles sont plus nombreuses, une quinzaine environ. Je ne les connais pas toutes. Il y a une comtesse,

maussade, capricieuse, qui ressemble à Madame R... ; une maîtresse d'école qui enseigne dans la ville ; une vieille fille, impossible, qui ne peut rester nulle part ailleurs, paraît-il ; deux demoiselles Filose des Indes, riches, qui sont à Rome depuis vingt mois, âgées de 20 et 22 ans, etc.

Le quatrième étage est un hôpital dont la population change avec les semaines et avec les jours. Les sœurs françaises sont reconnues pour leur esprit d'ordre et leur fidélité à faire remplir les prescriptions médicales. Les premiers médecins de la ville, lorsqu'ils ont des cas difficiles, qui demandent un traitement suivi et exact, envoient ici leurs patients. Il ne se passe guère de jours, sans qu'il y ait quelque opération, cataacte, pierre, ulcère, tumeur, cancer. Tous ces cas sont payants, plus ou moins. À part les sœurs, la population actuelle de la maison est cinquante-deux.

“ Les sœurs sont-elles nombreuses ? ” Dix, toutes assez jeunes, excepté la supérieure, qui est dans la soixantaine.

“ Sont-elles malignes comme à St-Lin ? ” Question indiscreète. Elles sont vraiment bonnes, dévouées, attentives. Mais elles ne sont pas meilleures qu'à St-Lin.

La supérieure s'appelle la *mère supérieure*, l'assistante Sr Providence, la portière Sr Saint Marême, l'infirmière en chef, Sr Ste Anaïs, la sœur du réfectoire Sr Sainte Véronique, et les autres je ne sais comment.

“ Sont-elles italiennes ou françaises ? ” Toutes françaises, excepté Sr Sainte Véronique qui est moitié anglaise, moitié irlandaise. La maison mère est à Tours. D'abord cette résidence fut fondée dans le but d'y mettre trois sœurs pour avoir une procure à Rome. Puis on prit quelques pensionnaires pour aider à payer les dépenses ; puis, l'appétit venant en mangeant, on finit par étendre l'œuvre aux proportions qu'elle a maintenant. Et cette supérieure n'a pas dit son dernier mot, la gradation est ascendante ; je crois qu'elle pense à de plus grands développements. Le fait est qu'on est très bien ici.

Quant au costume des religieuses, comme j'ai lu par fil magnétique que vous aviez des curiosités sur ce couvent, dès lundi, trois jours avant la réception de votre lettre, je vous l'ai décrit, et j'ai fait en sorte que la supérieure vous envoie différentes images qui vous parlent mieux qu'une description par écrit.

Votre curiosité est sans doute satisfaite !

J.-B. PROULX, ptre.

Le ROMAN d'une SŒUR.

PREMIÈRE PARTIE

MARTINE.

II.

— Est-ce que par hasard, André, vous ne me connaissez pas ? On bien devenez-vous complimenteur ?

— Je voudrais, je vous l'assure, savoir vous complimenter comme je le sens ; mais j'ai peur de passer pour un sot devant vous qui êtes si instruite.

— Dites toujours, répondez-je, en raillant légèrement. Les compliments sont choses que l'on aime à entendre ; mais comment vous avisez-vous ce matin, seulement, de m'en faire ?

— Il y a longtemps que je voulais vous parler, Martine, dit André en baissant la voix et en serrant un peu mon bras sous son bras.

— Mais vous me voyez tous les jours, qui vous en empêchait ? répliquai-je.

— Ah ! Martine, c'est qu'il y a des choses que l'on ne veut pas dire à la légère, car elles tiennent trop au cœur et on serait trop chagriné si chacun pouvait en faire des gorges chaudes ! Mais si vous saviez avec quelle impatience j'attendais le moment de vous les dire, ces choses-là !

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, André, répondez-je d'une voix tremblante, et je n'écouterai rien de ce que vous voulez dire en secret.

— Même si je vous dis que je vous trouve la plus belle personne du pays ! que je serai trop heureux si votre père veut bien nous faire mari et femme ? Oh ! n'essayez pas de retirer votre bras ; je suis si content de l'avoir près du mien ! Ne me répondez pas. Vous paraissez effrayée, je ne veux pas que vous

me disiez : " Non ! " parce que je n'ai pas su habiller mes idées de belles phrases ! Tenez, voici un tronc d'arbre, reposons-nous un peu, le voulez-vous, Martine ?

Je n'entendais plus, je ne voyais plus, je me laissais guider. Non pas que ces paroles me fussent absolument douces : il y avait plutôt de la surprise que de la joie dans cette première impression.

André, que je regardais comme un frère, André, tout à coup, changeait de rôle ; à son tour, il me disait ce que si souvent, depuis plusieurs mois, j'avais entendu murmurer à mon oreille. Pourquoi donc, alors, puisqu'il ne faisait que répéter ce que tant d'autres m'avaient suppliée d'écouter, attachais-je à cela une si grande importance ? Peu à peu la lumière se fit ; une voix intérieure m'apprit que j'avais toujours trouvé André le plus aimable, mais aussi, par malheur, le plus étourdi des jeunes gens.

Lors de la dernière assemblée de l'Hermitage, ne l'avais-je pas vu fort empressé auprès de Pauline Mancier, une évaporée ! Et lorsque Jeanne Blain s'était mariée, avec qui donc, sinon avec Clémentine, la sœur de l'épousée, André avait-il parlé sans relâche ? Ne me souvenais-je pas combien cet abandon m'avait blessée moi qui, cependant, étais assiégée d'invitations !...

Tout cela était bien vrai, mais, il me fallait l'avouer, justement à cette fête, j'avais refusé un joli bouquet noué d'un beau ruban, qu'André était allé, tout exprès, acheter à Montfort. Pouvais-je m'étonner que, fâché, il se fût vengé ?

Et depuis, n'avait-il pas prouvé, en mille circonstances, son désir de m'être agréable ? C'était à lui que je devais une volière bien garnie de petits chanteurs ; à lui, que le jardin cultivé près de notre maison devait la plupart des belles fleurs qui l'ornaient. Les charmants cadres contenant des gravures, appendus dans notre chambre, à ma sœur et à moi, c'était André qui les avait sculptés.

En remontant ainsi le cours de mes souvenirs, j'avais presque oublié la présence de celui qui en faisait l'objet.

Un soufïle effleurant mon front me ramena à la réalité. Je me levai tremblante.

— André ! m'écriai-je, cela est mal ! bien mal !

— Pardon ! me répondit-il ; vous vous taisiez, j'ai cru que mes paroles ne vous déplaisaient pas.

— J'ai été surprise, je l'avoue ; mais vous ne deviez pas profiter de mon trouble.

— Ne soyez pas méchante ; vous savez qu' je n'ai pas voulu vous offenser. Martine, je vous en prie ! ne gardez pas cet air fâché. J'ai eu tort, peut-être, mais si vous saviez combien je suis inquiet ! Combien je serais malheureux si vous me repoussiez !

La voix d'André était si douce, son regard prouvait si bien qu'il était sincère, que je me sentis incapable de lui faire d'autres reproches.

— Partons, dis-je simplement. Je suis restée trop longtemps ici ; ma mère sera inquiète.

André se leva docilement et voulut me reprendre le bras.

— Non, non ! m'écriai-je ; après ce que vous m'avez dit, cela ne se doit pas.

— Et pourquoi ? Suis-je donc un malhonnête garçon ? Vous savez, Martine, que votre père m'aime, si seulement vous m'encouragez un peu ! Vous secouez la tête... Ah ! je vois ce que c'est : j'ai été prévenu, vous en aimez un autre...

— Oh ! pour cela, non ! dis-je avec vivacité. Mais vous, André, comment voulez-vous que je vous crois, lorsqu'aux assemblées, partout, vous n'êtes occupé que des autres jeunes filles...

Je m'arrêtai court, j'aurais bien voulu reprendre ces paroles, car ne prouveraient-elles pas à André que je m'occupais beaucoup de lui, qu'un peu de jalousie se mêlait à ma préoccupation ? André, toutefois, ne tira pas un trop grand avantage de mon étourderie.

— Martine ! dit-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime ; souvent j'ai cherché à vous le faire comprendre. Je ne suis pas un grand clerc ; mais je sais bien que je n'aimerai ja-

mais que vous. Vous êtes si belle, vous êtes si bonne, que je ne peux penser à personne qu'à vous. Votre père me le disait, hier : je deviens fou. C'est bien vrai, allez, Martine ! par moments, je suis fou ; je crains tant que vous me repoussiez ; je ne vous demande pas de me dire aujourd'hui que vous m'aimez, je sais bien que c'est impossible comme ça tout de suite. Mais dites-moi que dans quelque temps, après avoir éprouvé ma sincérité, vous ne me refuserez pas d'espérer !...

Les yeux d'André exprimaient tant d'affection, le son de sa voix était si pénétrant que, pour ainsi dire contre ma volonté, je lui promis ce qu'il me demandait, à la condition, toutefois, qu'il me quitterait sur le champ.

Il obéit et s'éloigna, non sans se retourner bien souvent ; je poursuivis mon chemin.

Vainement j'essayai de me rendre compte de l'impression que cette scène avait produite sur mon imagination ; mes pensées étaient trop confuses. La seule chose très claire pour moi, c'est que j'étais fort heureuse de savoir qu'André n'aimait ni Pauline Mancier, ni Clémentine Blain, ces franches coquettes ! Je m'efforçai de chercher si, parmi mes autres compagnes, une seule pouvait lui convenir ; je n'en trouvai aucune !...

III

Je m'étais bien promis de raconter à ma mère ce qui venait de se passer, mais je ne la trouvai point à mon retour. Malgré moi, j'en fus contente ; je voulais mettre mes idées en ordre. Je m'enfermai dans ma chambre, l'agitation de mon esprit ne me permit pas d'y rester. Je descendis au jardin, puis je revins à la maison ; en un mot, je me montrai si distraite, que ma sœur en fit la remarque.

— Qu'as-tu donc ? me demanda-t-elle, tu ne tiens pas en place.

— Je n'ai rien qui puisse t'intéresser.

— Dis-moi, Martine, as-tu rencontré André ?

Je tressaillis.

— Pourquoi me fais-tu cette question ? Je n'ai pas vu André.

— C'est qu'il est venu ce matin, un peu après ton départ. Il voulait savoir où tu étais, je le lui ai dit. Justement, il allait du même côté ; alors je lui ai demandé de convenir avec toi du jour où nous irons à la fontaine de Merlin. C'est bien ennuyeux qu'il t'ait manquée ; mais nous le reverrons ce soir, sans doute. Ah ! c'est que je ne veux pas perdre cette belle promenade. André connaît si bien la forêt, il est si complaisant, si aimable !

J'avais eu le temps de me remettre et je rougissais de mon mensonge. Pourquoi d'ailleurs, avais-je menti ? Il était trop tard pour reprendre une parole inconsidérée. André, s'il l'apprenait, ne manquerait pas de traduire à son avantage ma sottise dissimulation. Très-fâchée contre moi-même, je me mis à mon travail habituel. Bientôt, tout trouble, toute contrariété se confondirent dans une seule idée :

“ J'étais aimée, sincèrement aimée par celui-là même, je devais le reconnaître en dépit de ma fierté, que j'avais distingué entre tous, car n'était-il pas le plus aimable, le plus hardi, le plus gai et, aussi, le plus élégant des jeunes gens du pays.”

Quoique son éducation eût été très-simple, quoiqu'il n'eût jamais quitté la campagne, ses manières n'avaient rien de la rudesse, pour ne pas dire de la grossièreté de ses compagnons : à mon avis, c'était un grand point. Et puis mon père l'aimait ; cela ne me laissait guère supposer qu'une objection quelconque viendrait de ce côté.

Quant à ses parents, à lui, ils n'avaient jamais fait que la volonté de leurs fils, ils la feraient encore.

Le résultat de ces réflexions fut que si, entre toutes les jeunes filles, Martine seule était digne d'André ; seul, entre tous les jeunes gens, André était digne de Martine.

O premières fleurs de l'affection pure, combien vous croissez avec rapidité ! Combien votre enivrant parfum trouve vite le chemin d'un cœur sans défiance !

Le matin, encore, je ne songeais pas à André beaucoup plus qu'à tout autre, et trois heures à peine après notre entrevue.

j'en étais arrivée à découvrir que c'était lui seul que j'étais disposée à aimer, lui seul que j'aimais déjà !.....

Ma mère prit un air sérieux lorsque, bien rouge, bien émue, je lui racontai tout.

— Mon enfant, me dit-elle ; André est un bon, un brave garçon. Je suis sûr qu'il était sincère en te parlant. Sous tous les rapports, je le préférerais, s'il n'avait une légèreté de caractère et de principes qui me fait craindre pour l'avenir.....

Ma mère, voyant les larmes me gagner, se hâta d'ajouter :

— Je ne le repousserai pas, sois tranquille, Martine, sans motif grave. Mais je veux préparer solidement ton bonheur, ma chère fille ; je te demande donc de ne pas permettre qu'André te dise rien que tu ne pourrais me répéter sans crainte. Je te promets de parler à ton père. D'ici peu de temps, nous serons fixés.

Tout cela, en effet, ne fut pas long. Deux jours plus tard, mes parents et ceux d'André s'étaient engagé leur parole.

Il fut convenu, toutefois, que notre mariage n'aurait point lieu avant le printemps suivant. C'était une attente de près d'une année ; mais, André n'ayant pas encore tiré au sort, il valait mieux que cette époque fût passée. Son père, promettait de le faire remplacer s'il amenait un mauvais numéro ; mes parents, néanmoins, estimaient qu'une année de plus mûrirait le caractère de mon fiancé.

Cet arrangement me parut fort bon. Il n'agréa pas de même à mon fiancé.

— Ah ! Martine, me dit-il, si vous m'aimiez seulement moitié autant que je vous aime, vous trouveriez qu'une année d'attente est bien longue !

— Je ne suis pas de votre avis, répliquai-je avec un peu de coquetterie. J'ai besoin, André, de m'assurer de votre sincérité, car ma mémoire est bonne, je me rappelle.....

— Méchante ! qui ne dit pas même ce qu'elle pense, sachant trop combien elle est belle !

— Oui, je le savais ! Jusqu'alors je croyais être gentille, mais je n'y attachais pas grande importance, Maintenant le désir

de plaisir s'emparait de moi. J'avais pris la peine de m'assurer des *avantages* qui devaient rendre durable mon pouvoir sur le cœur de mon promis ; mon miroir, souvent consulté, me renvoyait une image à mon goût, accomplie !...

Je ne m'arrêterai pas à détailler ma vie pendant cette année d'attente.

Elle était très-simple, quoique bien remplie. Je continuais à donner à ma sœur les leçons habituelles. Aidée de ma mère, je préparais mon trousseau ; je voyais André presque chaque jour, à peine si, de temps en temps, il s'absentait pour aller visiter une coupe de bois ; mon père lui disait en riant :

— Reste, reste, mon garçon, Je te remplacerai bien. Il vaut mieux que tu dises *tes rien* à Martine.

Plus tard, les soucis du ménage et des affaires vous enlèveront le loisir de penser à ces *babioles*.

Je n'aimais pas à entendre mon père parler ainsi.

— Eh quoi ! disais-je, *babioles*, ces promesses ! *babioles*, aussi, ces entretiens sans suite, il est vrai, mais dans lesquels un cœur jeune et confiant jette des lueurs si vives, si pénétrantes !

Hélas ! oui, *babioles* ! L'expérience devait me l'apprendre. Rarement, bien rarement, deux cœurs battent à l'unisson d'un même sentiment. Si l'un s'est donné avec toute sa foi, toute sa pureté, toute sa vaillance, ne se voit-il pas souvent repoussé par la vanité et l'égoïsme de celui en qui il avait fait reposer toutes ses espérances de bonheur !

I. V

L'époque de la conscription approchait. André calculait combien de semaines nous séparerait encore du jour de notre union, lorsqu'un premier coup fut porté à notre quiétude.

Mon père et le père de mon fiancé s'étaient engagés dans une grande opération forestière dont ils attendaient les plus beaux résultats. Malheureusement, ils avaient été trompés ; l'affaire fut désastreuse. La perte, relativement énorme, qu'ils subirent, les laissa accablés.....

Nous nous trouvions tous réunis la veille du tirage au sort, le père d'André dit :

— Tire-toi de ce pas tout seul, mon garçon, car si tu amenais un mauvais numéro, je ne pourrais plus t'empêcher d'aller passer sept ans au service d'Etat.

Je tressaillis et regardai André ; il paraissait atterré. Je regardai mon père ; il avait les yeux baissés, son visage annonçait de sombres pensées. Ma mère cousait, la tête penchée sur son travail ; elle semblait absorbée. Un frisson me saisit.

“Serait-il possible ! André pourrait partir pour sept ans !”

Cette idée s'empara avec une telle force de mon esprit que, l'imagination aidant, je vis notre malheur consommé... Incapable de retenir mes larmes, je sortis précipitamment et courus me réfugier dans ma chambre ; ma mère m'y suivit.

Pourquoi cet accès de découragement ? mon enfant, me dit-elle. Il faut montrer plus de fermeté.

Je serrai ma mère dans mes bras et lui demandai pardon de ma faiblesse. Nous revînmes à la salle basse. Dans l'escalier nous trouvâmes André. Il me pressa la main avec force.

— Ah ! Martine, me dit-il, quelle torture jusqu'à demain ! Quel désespoir si le sort tourne contre moi !

— Allons donc ! André, dit ma mère avec un enjouement forcé : Attends demain tranquillement. Tes chances sont les mêmes, et puis, qui te dit que ton père ne reviendra pas sur sa décision ?

A l'âge où nous étions, on se reprend vite à l'espérance. Ces paroles de ma mère nous firent du bien.

— Allez ! André, lui dis-je tout bas ; je veux croire que nous ne serons pas séparés. A demain, surtout ne restez pas trop longtemps à Montfort.

— Pouvez-vous parler ainsi, Martine ? Croyez-vous qu'il me sera possible de rester loin de vous un instant de plus qu'il ne le faudra ?

Nous échangeâmes un regard affectueux et nous nous séparâmes plus tranquilles.

(A continuer)